

## PROLOGUE

Au beau milieu de l'appartement, je me retrouve allongée sur le carrelage froid du salon. À travers la baie vitrée marquée des petites traces de doigts de mon fils, je peux encore apercevoir le feuillage des arbres qui danse sous le vent léger d'un beau jour de mai. Mes enfants dorment tous les deux dans leur chambre sans se douter de ce qui est en train de se passer à quelques mètres d'eux.

Lui, assis de tout son poids sur moi, ne se contrôle plus; gifles et coups de poing pleuvent sans répit. J'essaie de me protéger de mes mains, mais il les empoigne et les coince sous ses genoux. Mes doigts sont emprisonnés contre le carrelage froid du sol; ils s'engourdissent bientôt jusqu'à ce que je ne les sente plus du tout. Il me semble que je suis bloquée sous un gigantesque rocher, incapable de me défendre ni de me mettre à l'abri, dans l'impossibilité de bouger, même. Il peut agir à sa guise et me faire subir tout ce qu'il veut sans que je n'y puisse rien.

Tout à coup, il s'interrompt quelques secondes, me jette un regard menaçant et me dit :

— Si tu cries, je te tue!

Et il reprend de plus belle. Ses propos se font de

plus en plus insultants, de plus en plus humiliants, de plus en plus violents. Chaque mot qu'il me destine m'assassine. Dans ses yeux que j'ose à peine affronter, je ne lis plus que de la haine et du mépris. C'est tout juste s'il n'émet pas un cri de guerre chaque fois que ses mains heurtent mon visage tuméfié. Il me frappe avec une telle force que ma tête roule dans tous les sens à chaque coup que je reçois.

Pourtant, pas un son ne sort de ma bouche; même s'il ne m'avait pas menacée de mort, je n'aurais pas crié de toute façon. J'aurais eu trop peur que mes enfants se réveillent et qu'il s'en prenne alors à eux.

Je ne ressens presque plus la douleur physique que m'inflige mon mari. Soudain, enragé, il sort un couteau de sa poche et en plaque la lame aiguisée sur ma gorge. Je sens le métal froid sur ma peau déjà meurtrie par ses coups. Cette fois, c'est fini. Je n'ai aucun moyen d'en réchapper. Aujourd'hui est le dernier jour de ma courte vie. Je viens d'avoir vingt et un ans, et mon seul regret est de n'avoir pu serrer mes enfants dans mes bras une ultime fois.

Conquérant, il a l'air presque satisfait. Son arme me menace et me tétanise, mes bras sont toujours écrasés sous ses genoux. Je suis épuisée et complètement désespérée, alors que cette violence ne veut plus s'arrêter.

En me fixant de son regard vert, impressionnant de haine, il me dit :

– Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire, hein? Qu'est-ce que tu peux dire, hein?

Oui, ma dernière heure est arrivée, pas de doute.

Je n'ai plus qu'à m'empresseur de faire une courte prière. Je pense à mes enfants, je ne pense qu'à eux, en fait, et je me sens gagnée par une tristesse sans borne : *Que vont-ils devenir quand je ne serai plus là? Qui va prendre soin d'eux?*

Malgré l'état de ma bouche, complètement esquin-tée et déformée par ses poings, je veux parler. Mais je crains que mes paroles ne suscitent chez lui une réaction plus démesurée encore. Comment savoir si les mots que je vais choisir ne creuseront pas ma propre tombe? Il est si déchaîné, si déterminé! Je suis totalement sans défense sous son regard terrifiant.

Il me fait comprendre qu'il attend une réponse, tout en brandissant son couteau comme pour prendre son élan. Je n'ai d'autre choix que de me lancer sans savoir si mes paroles me délivreront, si elles calmeront sa colère ou si, au contraire, elles l'inciteront à passer à l'acte.

C'est alors que, sans m'énerver, sans m'affoler parce que trop lasse, je prononce une phrase, une toute petite phrase, la seule qui me vient à l'esprit à cet instant. Ai-je attisé sa haine? L'ai-je incité à réfléchir?

Je m'attends au pire. D'un moment à l'autre, me dis-je, je vais sentir le couteau s'enfoncer dans ma gorge, ou ailleurs peut-être. Je ferme les yeux comme pour ne pas assister à ma propre mise à mort et je replonge dans mes souvenirs, ceux du temps où nous nous sommes connus, et je me demande comment nous en sommes arrivés là. Pourquoi a-t-il changé à ce point? Nous aurions pu être si heureux ensemble!

Tout avait tellement bien commencé. C'était il y a six ans déjà...



## CHAPITRE 1

Nous étions en 1978. J'avais quinze ans et je vivais à Nice, dans le sud de la France, dans ce qu'on nomme la Riviera française, avec mes parents et mes deux sœurs, Aline, douze ans, et Marlène, seize ans.

René, notre père, était peintre en carrosserie et travaillait dur, sans relâche, pour subvenir aux besoins de la famille. Il était notre unique source de revenus puisque Lydie, notre mère, était femme au foyer et se consacrait aux tâches ménagères, à ses enfants et à son mari. C'était là une situation familiale assez fréquente à cette époque. L'allure de papa imposait le respect. Ses grosses lunettes carrées aux branches marron mangeaient ses yeux presque en entier, et sa moustache noire et fournie ajoutait encore plus de sévérité à son apparence.

Question religion, bien que mon père fût devenu athée après la mort de son jeune frère, il y avait plus de dix ans maintenant, il continuait de se sentir juif. Non pas sur le plan spirituel, mais plutôt sur celui de la culture. Ainsi, toute la famille se trouvait rattachée à la communauté juive. Ma mère accordait de l'importance à certains rites comme la prière du shabbat qui avait lieu tous les vendredis soir.

Le repos du shabbat commence le vendredi à la tombée de la nuit et se termine le samedi soir. Pendant ce

temps, certaines activités sont interdites, comme allumer le feu, se servir de l'électricité, travailler et ainsi de suite.

Mais, à la maison, nous nous contentions de la prière du vendredi. Nous célébrions également deux des grandes fêtes religieuses des Juifs, soit Pessah<sup>1</sup>, c'est-à-dire la Pâque, et Yom Kippour<sup>2</sup>, également nommé Grand Pardon, qui ont lieu respectivement au printemps et en automne.

Papa acceptait de respecter ces rites pour faire plaisir à maman, mais à condition que les prières ne s'éternisent pas et qu'on ne bascule pas dans le fanatisme. Ainsi, les moments de cérémonies religieuses qui ont bercé mon enfance se sont toujours déroulés dans la plus grande simplicité et dans la joie. Mon père et ma mère étaient tous deux satisfaits. Je sais que d'autres familles pratiquent notre religion plus assidûment, surtout en Israël puisque c'est la Terre des Juifs, mais chez nous l'observance des préceptes religieux était réduite à sa plus simple expression. Mes parents avaient même décidé d'organiser pour leurs filles une distribution de cadeaux le soir du 24 décembre. Il en fut ainsi dès lors que Marlène, la plus grande, eut atteint l'âge auquel les enfants comparent leurs cadeaux de Noël. Le sapin fera même son apparition plusieurs années plus tard. Cette réunion de famille, devenue tradition, n'était aucunement une fête telle que peuvent le concevoir des chrétiens pratiquants, et que les Juifs ne sont pas censés célébrer. Qu'elle fut perpétuée illustre bien le recul avec lequel notre famille appréhen-

- 
1. Se caractérise par l'interdiction de consommer, durant huit jours, de la nourriture levée (pains, pâtes, certains gâteaux).
  2. Vingt-cinq heures consécutives durant lesquelles les Juifs respectent un jeûne strict, ainsi que certaines règles du shabbat.

dait la religion. Ainsi, la nôtre ne nous a pas empêchés de procéder à cette réunion annuelle organisée dans l'intérêt des enfants. Et c'était très bien comme ça.

Depuis de longues années, maman ne démordait pas de son objectif d'aller en Israël, en vacances au moins, puisqu'il semblait impossible alors de tout quitter pour y émigrer. Mais le voyage coûtait tellement cher que son désir demeurait au stade de l'illusion. Papa ne pourrait jamais, à lui seul, nous payer ce luxe-là. Pourtant, elle continuait d'espérer que ce moment viendrait et, quand elle en parlait, elle nous emmenait un peu dans son rêve, qui était si important pour elle. Certains membres de sa famille s'étaient établis là-bas, et une partie de son cœur les avait suivis.

L'éducation était primordiale pour nos parents qui sont nés et ont grandi en Tunisie, alors sous protectorat français. Installés en France il y avait plus de vingt ans, ils étaient toujours demeurés fidèles à certaines valeurs qui leur avaient été inculquées dans leur jeunesse. La fermeté du père envers ses enfants était de celles-là, surtout lorsqu'il s'agissait des filles, qui pouvaient abuser d'une trop grande liberté et commettre des erreurs «irréparables». Aussi, mon père était-il très sévère avec nous. Juste, mais sévère. Mes deux sœurs et moi le craignons et le respectons.

Pour mes parents, il était très important que, lorsque le moment viendrait, nous rencontrions un garçon juif pour fonder une famille juive. De leur point de vue, seul un Juif pouvait nous rendre heureuses, alors qu'un garçon de religion différente pourrait ne pas être sincère et avoir des valeurs différentes des nôtres. Même un simple flirt n'aurait absolument pas été accepté si ce n'avait été avec un Juif.

L'appartement où nous habitions débordait d'amour. Lorsqu'il s'agissait de ses enfants, mon père ne reculait devant aucun sacrifice. En dépit de son modeste salaire, nous ne manquions de rien. Tous les soirs, nous mangions à notre faim, et le dîner était un moment très important. Il nous permettait de nous retrouver tous les cinq autour du repas que maman avait préparé avec le plus grand soin. Elle rivalisait d'ingéniosité et réussissait à varier le menu à l'infini avec des aliments simples et bon marché. Elle parvenait même à composer, avec les restes, des plats dont nous nous régaliions chaque fois.



Ma mère et mon père en voyage de noces, en 1950, à Saint-André-les-Alpes, dans les Alpes-de-Haute-Provence. Grâce à mes parents, mes jeunes années ont été bercées par le respect et l'amour.

À la table, chacun avait sa place déterminée et personne n'y dérogeait. Nous pouvions discuter de tout et de rien, mais maman ne manquait pas de nous rappeler de baisser le ton dès que le journal télévisé commençait : mon père ne voulait rien manquer de ce moment, surtout lorsqu'on y parlait d'Israël.

Aline, ma jeune sœur que nous surnommions Lina, était toujours collée à ma mère. Elle déployait des ruses diverses pour obtenir ses faveurs. Maman se laissait-elle duper ? Elle avait tendance à céder à ses caprices, en tout cas. Bien qu'irritée par cette situation et même si nous nous disputions quotidiennement, j'adorais ma sœur, que j'avais tendance à surprotéger.

À l'âge de onze ans, Marlène, surnommée Marlou, dut subir une intervention chirurgicale à la hanche qui fut suivie d'une convalescence d'un an dans le nord de la France, à plus de mille kilomètres de la maison. Après cette longue séparation, mes parents décidèrent de lui accorder sa propre chambre. Aline et moi partageons la nôtre.

Marlène était une belle jeune fille qui paraissait plus vieille que son âge et elle en profitait. Elle avait beaucoup de succès auprès des garçons et elle était souvent entourée de copines. Sa personnalité était très forte. Elle savait parfaitement ce qu'elle voulait et elle l'imposait sans difficulté. Je l'admirais, moi qui ne savais pas où me situer entre mes deux sœurs : je n'étais plus tout à fait une petite fille, mais je n'étais pas davantage une femme encore. Je m'identifiais à Marlène. J'aurais tant aimé lui ressembler ! J'étais charmée par tout ce qu'elle disait, tout ce qu'elle faisait, tout ce qu'elle pensait, tout ce qu'elle aimait. Elle me semblait parfaite. Elle l'ignorait, mais elle représentait mon idéal féminin.

De temps en temps, lorsque j'étais seule, je me regardais dans le miroir de la chambre et je ne voyais que des défauts. Malgré ma silhouette longiligne et mes longs cheveux noir ébène, je ne m'aimais pas. Et mes yeux, alors! Ces yeux sombres et bridés qui me faisaient ressembler à une Eurasienne, à l'inverse de mes sœurs qui, elles, avaient de magnifiques yeux verts. Mes yeux, ils avaient fait naître en moi un terrible doute : je croyais être une enfant adoptée. Mais je ne pouvais en parler à personne. Qui aurait pu comprendre? Ainsi, je me trouvais différente et je ne croyais pas ceux qui me disaient jolie. Je portais des vêtements plutôt larges pour cacher mes formes qui ne me convenaient pas non plus. Et surtout je me trouvais stupide. J'avais l'impression que, si je prononçais une phrase ou même un simple mot, je serais la risée de tous. Je me refermais donc sur moi-même tous les jours un peu plus.

De toute façon, j'avais du mal à imaginer que je pourrais intéresser quelqu'un, fille ou garçon. Je n'avais qu'une seule amie, Carine. Nous nous étions rapprochées l'une de l'autre depuis la dernière rentrée scolaire, en septembre. C'était la toute première fois que j'avais une amie et, bien que nous nous fissions des confidences, je ne lui disais pas tout. Je ne pouvais pas. J'étais sûre qu'elle ne comprendrait pas, elle non plus.

Je me réfugiais alors dans mes rêves. La chambre que je partageais avec Aline était tapissée d'affiches de Claude François, mon chanteur préféré. Je savais tout de lui, toutes ses chansons, même les moins connues, sa vie professionnelle, sa vie amoureuse, tout. C'était mon idole. C'était mon amour.

Heureusement, j'avais mon journal intime, comme

presque toutes les jeunes filles de mon âge. À lui, je pouvais tout raconter : mes peines, mes peurs, mes complexes, et quoi encore... Tous les soirs, dans mon lit, je lui disais ce que je ressentais. Mais les jours se suivaient et se ressemblaient. Ma vie n'avait rien d'intéressant. Je connaissais déjà la journée de demain, puisque ce serait une copie conforme d'aujourd'hui et d'hier, et de tous les autres jours. Ce n'était pas que je ressassais des idées noires, mais je vivais ma routine quotidienne, c'était tout. Je n'imaginai pas qu'un jour cela pourrait changer. Je ne voyais pas comment.

Comme tous les soirs, nous dînions dans la salle à manger qui faisait aussi office de salle de séjour. La table rectangulaire, recouverte d'une éternelle nappe en toile cirée à petites fleurs aux teintes acidulées, occupait presque toute la superficie de la pièce. Ce soir-là, maman avait une nouvelle à nous annoncer :

— Les enfants, ça fait longtemps, maintenant, que nous nous préparons, votre père et moi, et les économies faites grâce à son travail nous permettent aujourd'hui de partir enfin en vacances en Israël, pendant un mois et demi ! Vous êtes contentes ?

— Ouais ! Super ! Alors, on va prendre l'avion ?

— Oui. On part en juillet, durant vos prochaines grandes vacances. Vous allez enfin connaître une partie de la famille que vous n'avez jamais vue : ma sœur Jany, son mari, ses enfants et aussi mon frère Adam, sa femme et ses enfants. Comme les deux familles habitent dans deux villes différentes, nous passerons trois semaines chez l'une et trois semaines chez l'autre.

— Mais, est-ce qu'ils parlent français ?

— Bien sûr. Ils sont français comme nous, mais ils vivent en Israël depuis longtemps et ils parlent également hébreu.

– Génial! On part tous les cinq en vacances comme tout le monde!

– Non, les filles. Ce voyage coûte très cher et papa a dû demander une grosse avance à son patron. Il doit rester ici pour travailler et rembourser cette somme. Nous ne partirons que toutes les quatre.

Bien que déçues que mon père ne fasse pas partie du voyage, nous remarquâmes qu'il était fier, très fier de pouvoir nous l'offrir. Nous nous jetâmes sur lui tour à tour pour l'embrasser et le remercier.

Quelle surprise! Nous n'arrivions pas à y croire. Depuis longtemps, mes parents nous faisaient l'éloge de ce pays, celui des Juifs, ce lieu saint où chacun, malgré les guerres incessantes, ne pouvait que se sentir en sécurité parce qu'il était entouré des siens. Cette solidarité nous faisait rêver et avivait notre amour de la patrie.

L'année scolaire était presque terminée. J'étais une jeune fille sage et très obéissante, à la maison comme à l'école. Extrêmement timide, je manquais totalement de confiance en moi. Je ne m'expliquais pas cet état, moi qui vivais dans un foyer aussi chaleureux, entourée de gens qui m'aimaient. Je n'osais pas m'imposer. Je doutais de tout. J'allais terminer ma 3<sup>e</sup> et je ne savais pas encore très bien quel métier je pourrais exercer<sup>3</sup>. Mais, puisque j'adorais les enfants, je pourrais trouver une profession en rapport avec eux. Oui, je m'imaginai bien travaillant dans une crèche, par exemple. Pourquoi pas puéricul-

---

3. La classe de 3<sup>e</sup> française est la dernière année du collège. Elle correspond plus ou moins à la 4<sup>e</sup> secondaire au Québec, et les élèves la complètent alors qu'ils sont généralement âgés de 14 à 16 ans.

trice! C'était ce que je pensais noter sur ma fiche d'orientation professionnelle.

Très douée pour la couture, maman nous confectionna quelques vêtements d'été avec du tissu acheté en promotion. Nos moyens financiers ne nous permettaient aucune dépense superflue et il était hors de question de faire les boutiques pour préparer nos valises. Depuis toujours, nos vêtements nous venaient pour la plupart de cousines à qui ils n'allaient ou ne plaisaient plus. Marlène d'abord, moi ensuite et enfin Aline en héritions à tour de rôle. Chaque fois, maman, d'un tour de magie, réparait les accros, ajoutait un feston ou une petite décoration, et le vieil habit retrouvait une nouvelle jeunesse. À l'occasion, maman nous emmenait dans une friperie au bout de la ville et parfois nous y dégotions une jupe ou une robe que personne n'avait portée dans notre famille. Nous avions alors l'illusion qu'il s'agissait d'un vêtement neuf. Pour le reste, c'étaient les talents de couturière de notre mère et les robes qu'elle fabriquait de ses mains qui nous paraient pour les vacances.

Marlène était fascinée par la facilité qu'elle avait de nous faire toutes ces robes sur mesure. Elle essayait de suivre son exemple et, grâce à ses conseils, elle s'en sortait très bien. Si bien qu'elle eut bientôt envie de faire de la couture son métier et d'abandonner son idée première d'étudier en secrétariat.

Cette soudaine réorientation me fit réfléchir à mon tour, moi qui tenais ma grande sœur en très haute estime et qui subissais son influence. *Si Marlène pense que la couture est un beau métier, c'est que c'est vrai. Alors, moi aussi je veux faire de la couture. Je n'y connais rien, mais je ferai comme elle, c'est décidé. Et, au collège, je notai sur ma fiche d'orientation : couture.*

Le grand jour approchait et nous nous apprêtions à partir. Ainsi que maman nous en avait informées, papa allait rester en France. Cette année non plus il ne prendrait pas de vacances. Il se contenta de nous accompagner à l'aéroport. Mes sœurs et moi étions très excitées, alors que maman rayonnait d'orgueil juste à l'idée de nous emmener là-bas.

Papa nous fit ses dernières recommandations et nous passâmes la porte d'embarquement, partagées entre la joie que nous procurait cette extraordinaire aventure et la tristesse de laisser papa tout seul pendant presque tout l'été.

C'était la première fois que je prenais l'avion. Ce moment me semblait irréel. J'avais toujours cru que ce moyen de transport était réservé à de rares privilégiés. Et voilà que je gravissais les marches qui me menaient tout droit à l'intérieur de ce géant d'acier.

Alors que nous nous installions, je continuais de penser à mon père. Pendant que, insouciantes, nous profiterions de ces vacances inespérées, lui redoublerait d'efforts au travail, à trois mille kilomètres de nous.

Lorsque l'avion décolla, je ne pus réprimer un mouvement de crainte. Mes mains s'agrippèrent fortement aux accoudoirs de mon siège. Cependant, au fur et à mesure que nous prenions de la vitesse, je sentais mon cœur battre de plus en plus fort en songeant que j'allais enfin connaître ce pays dont j'avais entendu parler durant toute mon enfance : la Terre Sainte...